

---

# BULLETIN

# AUGUSTE-COMTE

---

## COMITE DE RÉDACTION :

Georges DEHERME  
DIRECTEURAlfred DUBUISSON  
ADMINISTRATEURJulien PEYROULX  
SECRÉTAIRE

---

## SOMMAIRE :

	Pages.
<b>Le Positivisme actuel</b> : L'ère du Grand Chaos. — Auguste Comte et le pacifisme : II. Les guerres de nationalités . . . . .	33
<b>Notre enquête</b> : La gloire d'Auguste Comte. — Réponses. . . . .	39
<b>Auguste Comte</b> : Ce qu'est un Maître. — Auguste Comte et son filleul. . . . .	41
<b>Histoire du Positivisme</b> : Le Docteur Ernest Delbet. — Joseph de Maistre. . . . .	44
<b>Diffusion, infiltration du Positivisme</b> : Les Écoles Auguste-Comte en Chine. — Paul Lacombe. — L'ordre spirituel. — Comte « ennemi » de la raison. . . . .	50
<b>Le Mouvement positiviste</b> : Notre Librairie-Bibliothèque. — Nos Éditions. — Union positiviste pour le culte de l'Humanité. — L'art positiviste. — Portugal. . . . .	55
<b>Bibliographie positiviste</b> : I. Ouvrages positivistes ou intéressant directement le po- sitivisme. — II. Ouvrages de critique ou de culture générale. — III. Périodiques. . . . .	58
<b>Les Livres qui font penser</b> : <i>Les Villes éducatrices</i> , par le docteur CH. FIESSINGER. . . . .	61
<b>Avis, communications et convocations</b> . . . . .	63
<b>L'Intermédiaire</b> . . . . .	64

---

ADMINISTRATION &amp; RÉDACTION

16, RUE SAINT-SÉVERIN, 16

PARIS (V<sup>e</sup>)

Le régime matérialiste de la prétendue propriété littéraire a généralisé la simonie, la prostitution de l'esprit. En asservissant l'intelligence à l'argent et au nombre, ce régime a été un des facteurs de notre anarchie mentale et morale.

Parce qu'il se propose la régénération des opinions et des mœurs, le *Groupe Auguste-Comte* ne connaît donc pas les « droits d'auteur », non plus qu'aucun autre « droit », hormis celui de faire son devoir. *En conséquence, il autorise sans condition, il sollicite même la reproduction de tout ce qu'il publiera.*

---

## A NOS LECTEURS, A NOS COLLABORATEURS

---

La rédaction d'un Bulletin documentaire devant être objective, impersonnelle, nous prions nos collaborateurs, qui sont tous nos lecteurs, de s'abstenir de littérature, en résumant le plus possible les notes qu'ils veulent bien nous transmettre.

Nous espérons qu'ils ne se froisseront pas quand nous procéderons nous-mêmes à cette condensation nécessaire. Comme lecteurs, comme positivistes, ils trouveront une ample compensation au petit sacrifice d'auteur que nous leur demandons de consentir.

---

## BULLETIN AUGUSTE-COMTE

---

La collection annuelle se composera d'au moins 320 pages.

ABONNEMENT D'UN AN . . . . .	15 francs
UNION POSTALE . . . . .	20 —
Le Numéro, sur demande ou à notre librairie franco . . . . .	2 —

## LE POSITIVISME ACTUEL

---

### L'ÈRE DU GRAND CHAOS

Le scepticisme n'accable jamais de ses sarcasmes que les vérités profondément humaines et éternelles. Le pyrrhonisme d'Anatole France aboutit au bestial bolchevisme. Des scientifiques qui n'ont pas trouvé l'âme au fond de leurs cornues sont dupes des plus niaises fantasmagories des médiums spirites. Et ceux qui ne veulent plus connaître les êtres collectifs, qui nient la famille, la propriété, la patrie, la religion, — parce que ces institutions fondamentales impliquent des devoirs, répriment l'instinct divergent et imposent une discipline à la raison déraisonnante, — ils croient fanatiquement à la puissance magique des mots.

Cette superstition a fait revivre, en Europe et en Amérique, les âges bibliques de la tour de Babel.

Ce ne sont que palabres, ce ne sont que Conférences...

Or, à chaque parlote, qu'elle ait lieu à Spa, à Paris, à Londres ou à Pampelune, naturellement, la confusion s'accroît. Si les circonstances n'étaient pas si terribles, on s'amuserait de la stupéfaction et, plus encore, de l'indignation du Public-Gribouille devant le funeste résultat de cette garrulité.

Le mal est sans remède.

Frédéric II disait que s'il avait un peuple à punir, il le ferait gouverner par des métaphysiciens. Il y a pire : les bavards, avocats, gens de lettres, journalistes, fonctionnaires de carrière, tous manœuvrés par la ploutocratie silencieuse mais agissante. Et d'ailleurs, sans plus, c'est la démocratie, — produit direct de la métaphysique révolutionnaire.

Synthèse de toute l'expérience psychologique, historique et

\*

sociale de l'Humanité, la politique positive nous enseigne d'abord que la discussion ne fait que l'obscurité et ne favorise que l'absurdité, qu'elle ne peut résoudre aucun problème ni surtout exercer une direction quelconque. Il faut toujours une tête qui concentre et résume les efforts convergents des morts et des vivants, qui pense, qui décide, qui agisse.

Toutes les calamités qui frappent les peuples proviennent de ce qu'ils se refusent à admettre cette vérité de bon sens : à savoir qu'il n'y a pas de société sans gouvernement et pas de gouvernement par le nombre, par plusieurs ou par l'éloquence. Et leur diabolique obstination dans l'erreur démocratique fait présager d'épouvantables catastrophes.

Que faudra-t-il donc pour ramener les hommes au bon sens positif ? Au fond de quel abîme de désordre et de souffrance retrouveront-ils quelque sensibilité à l'épreuve ?

Il y eut un jour où tout était clair, où pouvait s'entreprendre enfin une énergique réaction contre les superstitions matérialistes et toutes les idéologies délétères, où la régénération était possible, où pouvait s'établir définitivement l'ordre re-constructif. Ce fut le 11 novembre 1918.

Hélas ! non plus qu'au 2 août 1914, rien n'avait été appris, rien n'était prêt, aucune direction n'existait, sinon celle de l'argent, des vanités et des appétits. Et le grand acte salvateur de la victoire fut enveloppé, embrumé, dénaturé par les gaz asphyxiants que projetaient de toute part la politiquerie parlante et le banditisme d'industrie, de négoce et de bourse.

Au surplus, l'incohérence est devenue telle que ce sont les meilleures intentions qui font le plus de mal. Ainsi, dès l'armistice, nous avons vu réapparaître nos soi-disant pacifistes. Les événements ne leur avaient pas dessillé les yeux. Avec l'acharnement et l'opiniâtreté qui semblent malheureusement le propre de la sottise intégrale, ils s'employèrent en fait à provoquer la guerre, à répandre et à perpétuer sa cruelle nécessité en énervant, en affaiblissant le seul facteur possible de pacification qu'eût pu et dû être désormais l'hégémonie spirituelle de la France victorieuse.

Le reste devait suivre, — et s'ensuivra. Les Conférences ne feront qu'accélérer la décomposition, multiplier les conflits. La salive des discours ne supplée pas le sang du cœur.

Les destins s'accompliront. Le bien-être facile, la sécurité

engourdisante, le luxe, les plaisirs étourdissants, tant de forces — accumulées par les siècles — dépensées pour nos seules jouissances, le débridement des désirs personnels, la prétendue infailibilité de la raison individuelle, tout cela était un alcool trop fort, même pour des têtes moins faibles.

Le délire égocentrique, essentiellement destructif, a fait brusquement régresser l'Europe jusqu'à une barbarie d'autant plus redoutable qu'elle dispose des plus puissants moyens matériels. La guerre, le bolchevisme russe n'en sont que les premières manifestations. Nous verrons pis. Mais ne désespérons pas. L'esprit demeure. Peut-être aussi pourrions-nous préserver quelques vestiges d'un passé glorieux. Les moujiks russes eux-mêmes finissent par se dégoûter d'un bolchevisme qui ne réalise, au moyen de la terreur, que la famine. La barbarie passera. Et, par le positivisme triomphant, ce qui renaîtra des ruines sera meilleur, plus vrai, plus beau, plus heureux, plus humain.

Nous préparerons ce lumineux avenir en formant les militants et les apôtres de l'humanisme positif parmi la généreuse jeunesse. C'est notre tâche la plus pressante.

GEORGES DEHERME.

#### **AUGUSTE COMTE ET LE PACIFISME. — II. Les guerres de nationalités.**

A. Comte, mort en 1857, pouvait-il prévoir la guerre de 1858 ?

Non, certes. Dissolvant de tous les États puisqu'il proclame le droit, pour chaque partie d'une nation, de se séparer de l'ensemble, le principe des nationalités est une idéologie récente.

Ce principe, remarquons-le, n'émane pas des faits de la politique extérieure, mais de la politique intérieure. Il provient de l'idée révolutionnaire, de la métaphysique individualiste, s'appliquant à la nation considérée non comme un résultat historique mais comme une race biologique.

Ainsi, les guerres pour l'unification italienne et allemande ne furent que des manifestations à l'extérieur des instincts révolutionnaires comprimés à l'intérieur.

Napoléon III crut trouver dans ce principe des nationalités, opposé au principe dynastique de légitimité, la base d'une politique nouvelle. Il comptait sans l'esprit particulariste, les conflits inévitables sur la délimitation des frontières, l'attribution des régions mixtes, la tendance des nationalités à s'affirmer par l'union contre un ennemi commun.

Comment A. Comte eût-il pu prévoir cette inconcevable absurdité? Il ne pouvait supposer que la métaphysique révolutionnaire allait bouleverser toutes les relations entre États, et cela sur l'initiative d'un souverain français.

Si nous imaginons, en effet, à la tête du gouvernement français, un autre homme que Napoléon III, n'importe lequel, le comte de Chambord, un fils de Louis-Philippe, le général Cavaignac, ou Lamartine, on peut affirmer qu'aucun de ces hommes n'aurait déchainé la guerre de 1858 pour chasser les Autrichiens de la Lombardie afin de donner cette province au Piémont.

Le pivot de la politique extérieure du comte de Chambord eût été certainement l'alliance russe et l'alliance autrichienne, comme sous la Restauration; ce n'est pas lui qui se serait allié au Piémont contre l'Autriche, ni qui aurait gardé la neutralité en 1866.

La politique d'un fils de Louis-Philippe ou du général Cavaignac aurait peut-être été l'alliance anglaise; mais elle eût été aussi une politique conservatrice, du *statu quo* en Europe, la politique de paix, tant reprochée à Louis-Philippe par le parti républicain.

On sait que Lamartine lui-même, dès son arrivée au pouvoir, en 1848, envoya aux gouvernements européens un manifeste pacifique pour les rassurer contre le danger du prosélytisme révolutionnaire.

En réalité, pour prévoir les événements qui sont arrivés après sa mort, il aurait fallu que Comte raisonnât ainsi à propos de Napoléon III : L'oncle était un aventurier, le neveu sera aussi un aventurier; le premier a ruiné la France après l'avoir sauvée, le second fera de même.

Qu'aurait-on dit d'un pareil mode de raisonnement, donnant tant d'importance au facteur personnel?

Et cependant il aurait correspondu aux faits!

La guerre d'Italie a entraîné fatalement, par la contagion

de l'exemple, de l'idée et l'enchaînement des faits, la guerre de 1866. Celle-ci amena la guerre de 1870 qui produisit celle de 1914.

Les Allemands nomment la guerre de 1813 contre Napoléon « guerre de libération »; les guerres de 1866 et de 1870, « guerres d'unification »; et, en partant pour la guerre « fraîche et joyeuse » de 1914, ils disaient qu'elle était et serait « la guerre d'expansion ». Rien ne montre mieux le développement de l'idée de nationalité et ses applications militaires.

C'est donc la politique révolutionnaire des nationalités qui a installé, développé le militarisme agressif et suscité les dernières grandes guerres. Au contraire, ainsi que Comte et Proudhon l'avaient signalé, l'équilibre européen, tel qu'il résultait de l'œuvre tout empirique des hommes d'État conservateurs du congrès de Vienne, tendait au pacifisme et, en fait, a assuré une longue paix qui eût dû se prolonger; sans pourtant pouvoir être définitive.

Si Comte avait vécu un an de plus, il ne s'y serait pas trompé. Averti par le coup de canon de Solferino, sa merveilleuse perspicacité lui eût fait entrevoir les suites terribles de cette aventure : l'unification allemande après l'unification italienne, la force militaire dominant l'Europe sans contre-poids moral, les nations s'endettant et se ruinant pour les armements, et l'industrie, dans laquelle il avait pu voir le type du régime pacifique, détournée de sa voie et de son but, pour être employée à l'œuvre de destruction et de mort...

JULIEN PEYROULX.

N. D. L. D. — Le pacifisme d'Auguste Comte n'a rien de chimérique. Il suppose les conditions de l'union qui sont, fondamentalement, dans un minimum d'unité morale et dans la constitution d'un gouvernement spirituel qui le maintient. La Société des nations ne lui eût fait aucune illusion. Tout en rendant justice à l'œuvre des diplomates de Vienne, Comte savait bien que l'équilibre empirique qu'ils instituèrent était des plus précaires. Cela est bien marqué dans l'un de ses opuscules de jeunesse, *Considérations sur*

*le pouvoir spirituel* (mars 1826), notamment dans ce passage :

« Si l'on envisage d'abord les relations politiques les plus générales, on voit que, tant que le système catholique a conservé une grande vigueur, les rapports d'État à État ont été soumis, dans toute l'Europe chrétienne, à une organisation régulière et permanente, capable d'entretenir habituellement entre eux un certain ordre volontaire, et de leur imprimer, quand les circonstances l'ont exigé, une activité collective, comme dans la vaste et importante opération des croisades. En un mot, on a pu contempler alors ce que M. de Maistre appelle, avec une si profonde justesse, le miracle de la monarchie européenne. Sans doute, vu l'état de la civilisation à cette époque, ce gouvernement était fort incomplet. Mais sous ce rapport, comme sous le rapport national, le gouvernement le plus imparfait n'est-il pas, à la longue, très préférable à l'anarchie? Qu'est-il arrivé à cet égard, depuis l'absorption du pouvoir papal? Les diverses puissances européennes sont rentrées, les unes vis-à-vis des autres, dans l'état sauvage; les rois ont fait graver sur leurs canons l'inscription, dès lors exactement vraie, *ultima ratio regum*.

« Quel expédient a-t-on imaginé pour combler le vide immense que laissait à cet égard l'annulation du pouvoir spirituel? On doit sans doute rendre justice aux efforts très estimable des diplomates pour produire et maintenir, à défaut d'un lien réel, ce qu'on a appelé l'équilibre européen; *mais on ne peut s'empêcher de sourire à l'espoir de constituer par une telle voie un véritable gouvernement d'États*. Il est évident que ce système d'équilibre, considéré dans sa durée totale, a occasionné plus de guerres qu'il n'en a empêché. L'ébranlement produit par la révolution française l'a réduit en poussière, et chaque État est resté dans l'inquiétude continue d'un envahissement général de la part de quelque grande puissance. Au moment où j'écris cet opuscule, l'Europe entière n'est-elle pas tout près de craindre, quoique à tort sans doute, de voir tout le système des relations extérieures compromis par la mort d'un seul homme? »

Comte ne croyait donc pas que nos désirs fussent à réaliser leur objet. Il croyait à la paix parce qu'il supposait que les conditions de la paix allaient être établies par la religion de l'humanité. Et, en définitive, il ne se trompait pas puisqu'il faisait, à la fin de sa vie, abstraction du temps.



NOTRE ENQUÊTE :

**La Gloire d'Auguste Comte**

---

Nos lecteurs et amis sont priés de répondre aux questions suivantes :

*Comme penseur, pour sa puissance propre comme pour l'influence qu'il a exercée sur le mouvement intellectuel, quel rang fixez-vous à Comte :*

1° *Au XIX<sup>e</sup> siècle: a) en France ? b) dans le monde ?*

2° *Dans tous les temps ?*

3° *Dans la postérité ?*

RÉPONSES

Mon cher confrère,

Vos questions si précises excèdent ma compétence.

Je crois cependant que l'influence d'Auguste Comte est plus persistante dans certains pays étrangers qu'en France. Chez nous, la grande génération comtiste se confondait avec la grande lignée républicaine; toutes deux sont mortes sans héritiers.

Cet abandon, pour ne pas dire ce décri, des conceptions positivistes me paraît tenir à leur caractère constructif et antidémagogique. Elles ne flattent point la passion française.

Je doute que la gloire personnelle de Comte se ravive jamais de tout l'éclat que lui souhaiteraient de pieux disciples. Ce qui nuit le plus à ce triomphe définitif dans l'ordre mondain, sinon mondial, à cette conquête, si je puis m'exprimer ainsi, de l'immortalité foraine, c'est que ce très grand penseur n'eut pas le style de sa pensée. Par l'indigence de l'un et la solidité de l'autre, le contraste est parfait avec l'œuvre de M. Bergson.

La force agissante du positivisme n'en demeurera pas moins profonde et, à la manière d'un fleuve souterrain qui n'a pas de nom sous le ciel, longtemps encore elle déposera des germes féconds dans les consciences et surtout dans les subconsciences.

Je ne sache pas d'esprit au monde qui fût plus que mon père aux antipodes de cette philosophie de l'Homme ni, en même temps, plus impressionné par cette philosophie des Hommes. Pendant les vingt dernières années de sa vie, mon père, métaphysicien jusqu'aux moelles, ne cessa de lire, de relire, d'annoter et de méditer une édition complète de Comte. Ce mort ne gouverna point ce vivant, mais à coup sûr il le contraignit.

Voilà, je crois bien, le seul témoignage de quelque intérêt que je puisse verser à votre enquête. Il est d'autant plus recevable que cette admiration raisonnée allait, je le répète, au sociologue et que le couronnement si imprévu du réalisme d'Auguste Comte, j'entends sa mystique de l'amour, n'éveillait chez mon père, en tout respect, qu'un léger sourire de malice devant ce qu'il considérait comme une revanche de l'âme humaine.

PAUL-HYACINTHE LOYSON.

QUAND la foi démontrable aura partout remplacé des croyances invérifiables, le sentiment ne cessera point de compléter la raison envers la plupart des opinions admissibles, dont les preuves spéciales resteraient souvent insuffisantes, si la confiance n'y suppléait. J'ai représenté l'institution d'une telle discipline comme le principal résultat de l'éducation encyclopédique, qui dispose à développer les conséquences au lieu de discuter les principes. Convenables envers l'état normal, même chez les théoriciens, ces habitudes ont plus de prix pour la transition destinée à le préparer. On doit juger entièrement chimérique l'espoir que suscite une rationalité vicieuse, aspirant à la convergence sous la seule impulsion de l'esprit, sans aucune participation du cœur. Même chez ceux qui peuvent vraiment apprécier les démonstrations, les moindres dissidences suffisent pour neutraliser les principales concordances, quand la vénération ne vient pas surmonter l'insubordination. Il faut donc regarder toute synthèse partielle comme tellement impossible, que le positivisme aurait fourni seulement un vain aliment à l'exercice mental, s'il était resté toujours à l'état philosophique sans atteindre la plénitude religieuse. La principale gravité de l'anarchie moderne consiste en ce que, malgré son caractère essentiellement intellectuel, elle a fini par altérer les sentiments...

*Auguste Comte*

## AUGUSTE COMTE

---

### CE QU'EST UN MAÎTRE.

Nos intellectuels (« ce qui ne veut pas dire nécessairement intelligents », précisait A. Comte) prodiguent volontiers, et réciproquement, du « cher Maître ». Ce n'est que ridicule.

Dans un discours qu'il prononça en 1907, à l'occasion du cinquantième de la mort de Comte, le docteur Delbet évoqua les précieux souvenirs de ses relations directes avec Comte. Les simples extraits qui suivent montreront ce qu'est un Maître. Il y faut non seulement le génie ; mais le caractère et la bonté.

« Ma première visite à Auguste Comte remonte au temps où j'étais encore élève de troisième (E. Delbet avait alors 15 ans). Je la fis au nom de mon beau-frère, le docteur Cousin, déjà positiviste, et au mien, demandant au philosophe quelques conseils pour la direction de mes études. Il me reçut avec un mélange de dignité simple et de cordiale bienveillance qui fit sur moi une profonde impression, me conseillant, avant tout, de m'appliquer à bien penser pour bien agir.

« Une fois, il m'arriva d'entrer dans le cabinet d'Auguste Comte au moment où Littré s'y trouvait, et je pus mesurer quelle distance séparait ces deux hommes. Par discrétion je voulais partir ; mais Comte me fit asseoir, m'invitant à écouter, pour en tirer profit, ce qu'il allait dire. Alors, sur un ton d'autorité qui n'admettait pas de réplique, il reprocha à Littré d'avoir publié des prévisions politiques à courtes échéances, au nom de lois sociologiques qui n'étaient pas encore démontrées ; c'était là un acte indigne d'un philosophe et propre à discréditer le positivisme. La leçon était dure et durement donnée. Littré la reçut en silence dans une attitude qui impliquait l'aveu de sa faute. J'appris, ce jour-là, à résister au désir, si commun chez les jeunes gens, de se laisser aller à des publications prématurées.

« Cette leçon me fut confirmée un peu plus tard, quand je vins consulter Auguste Comte sur le choix d'une profession... Il m'engagea à faire des études médicales, les seules, disait-il, qui, malgré leur mauvaise organisation, eussent, dans une certaine mesure, le caractère encyclopédique. J'ai suivi ces sages conseils et j'ai

conservé une profonde reconnaissance à celui qui me les avait donnés.

« Il faut que je le dise encore : Pendant les longues années de ma vie de médecin de campagne, pendant les jours souvent anxieux de ma carrière publique, mes convictions positivistes n'ont jamais cessé d'être mon soutien et mon guide. Je leur ai dû le calme de l'esprit, la paix du cœur, les joies profondes que procure le sentiment du vrai, du bien, du beau, largement satisfait. Comment pourrais-je ne pas croire à leur efficacité ?

« Je bénis la mémoire du fondateur de la religion de l'Humanité. Pendant soixante ans, j'ai pratiqué sa doctrine et travaillé à répandre ses idées : mon ardeur ne s'éteint pas, ma confiance grandit chaque jour, et j'emploierai tout ce qui me restera de forces et de vie à combattre pour sa gloire ! »

#### AUGUSTE COMTE ET SON FILLEUL.

A l'occasion du cinquantième anniversaire de la mort d'Auguste Comte (1907), M. Émile Corra, désireux « de faire revivre avec le plus d'intensité possible la physionomie du fondateur du positivisme », adressa à tous ses confrères ayant connu personnellement le Maître, une lettre leur demandant de résumer leurs souvenirs à cet égard.

Le filleul d'Auguste Comte, le fils de Sophie Bliaux (voir n° 1, p. 10), Paul Thomas, répondit par la touchante lettre suivante :

Paris, le 27 juillet 1907.

Mon cher confrère,

Je vous remercie de la pensée que vous avez eue de me demander mes souvenirs d'enfance relativement à Auguste Comte. Ceux que j'en ai conservés se réduisent en somme à peu de chose, car j'étais bien jeune encore — je n'avais que neuf ans — lorsqu'il mourut. En tout cas, ce ne sont que des souvenirs tout particuliers, tout intimes.

J'ai conservé le souvenir très net de la physionomie d'Auguste Comte que j'avais l'occasion de voir assez souvent, naturellement. Parmi les incidents quotidiens ordinaires, deux circonstances surtout sont restées gravées dans ma mémoire. La première se rapporte à une fable de la Fontaine que ma mère m'avait fait apprendre et que je récitai à Auguste Comte ; je ne puis préciser à quelle occasion. Je me rappelle très bien l'attitude pleine de bienveillance et de

bonté du grand philosophe, pendant qu'il m'écoutait, et la satisfaction qu'il me témoigna quand j'eus terminé, et qui se traduisit par le don d'un volume illustré des fables de la Fontaine, avec une dédicace spéciale d'Auguste Comte (1).

La deuxième circonstance est celle de sa mort, dont j'ai le souvenir très présent et très vif. Depuis quelques jours, mes parents me recommandaient de ne pas faire de bruit, M. Comte, me disaient-ils, étant très malade. Je me tenais donc bien tranquille, et de la fenêtre de notre cuisine, je regardais de temps en temps la fenêtre de la chambre à coucher d'Auguste Comte, me demandant ce qui s'y passait. Lorsque Auguste Comte rendit les derniers soupirs, mon père vint en pleurant me chercher et me conduisit près du lit funèbre où je trouvais, en larmes, M. Robinet et M. Lonchamp, et ma pauvre mère en proie au plus violent désespoir. Je restai là, contemplant ce triste spectacle avec une émotion que vous pouvez deviner, sans comprendre cependant l'étendue de la perte que nous venions de faire.

Voici, mon cher confrère, ce que je puis me rappeler d'intéressant ; ce sont, comme vous voyez, des souvenirs tout intimes qui, s'ils sont précieux pour moi, n'ont pas d'intérêt immédiat pour le public en général. Je vous les donne néanmoins tels quels, et vous prie d'agréer, mon cher confrère, l'assurance de mes sentiments cordiaux.

P. THOMAS.

(1) Ce précieux souvenir fut remis par Paul Thomas, peu de temps avant sa mort, à M. Saint-Domingue, qui l'a joint aux Archives positivistes, 10, rue Monsieur-le-Prince.

LE régime public consiste tout entier à réaliser dignement cette double maxime : dévouement des forts aux faibles ; vénération des faibles pour les forts.

*Auguste Comte*

## HISTOIRE DU POSITIVISME

---

### LE DOCTEUR ERNEST DELBET.

Dans *la Revue positiviste* du 1<sup>er</sup> janvier, M. Émile Corra a donné un remarquable « portrait positiviste » du docteur Ernest Delbet, décédé le 9 décembre 1908, à l'âge de 77 ans. Il n'est pas de meilleure apologétique d'une doctrine que de montrer son efficacité à régler, diriger, élever la nature humaine.

Né à Barbonne-Fayet (Marne), le 9 novembre 1831, Ernest Delbet fit ses études à Paris. Son enfance fut pieuse.

« Mais sa foi se laissa ébranler vers la quinzième année, écrit M. Corra, par la lecture de l'un des articles du *National* que Littré consacrait à l'analyse du cours de philosophie positive d'Auguste Comte.

« La Révolution de 1848 le convertit définitivement au positivisme. »

Nous savons qu'il choisit la carrière médicale sur les conseils d'Auguste Comte.

« Il fut reçu docteur en 1853; mais il ne se consacra pas immédiatement à la pratique de son art.

« Jusqu'en 1857, il compléta son instruction littéraire et scientifique en suivant, à Paris, les cours de facultés et les cliniques.

« Dans ces conditions, il entra en rapports avec Le Play, alors professeur à l'École des mines, et, très friand d'études sociales, il fut, un moment, séduit par la méthode des monographies objectives, préconisée par cet auteur...

« Toutefois, le docteur Delbet ne se laissa pas longtemps abuser par la valeur spé cieuse du système de Le Play. Bientôt, le positivisme seul lui parut digne de ses études et de ses préoccupations sociales. »

Pendant un demi-siècle, il fut conseiller municipal, puis maire de la Ferté-Gaucher, enfin député dès 1893.

M. Émile Corra nous montre quelle œuvre municipale sut accomplir le docteur Delbet : écoles, bibliothèques, hospice,

œuvres d'hygiène, développement des voies de communication, embellissement du cimetière, etc.

« Quelques-unes des mesures, dont l'énumération précède, méritent une remarque particulière, parce qu'elles dévoilent le fond de l'âme de leur auteur.

« Ainsi, tout en laïcisant l'école tenue par les sœurs de l'hôpital, le docteur Delbet s'opposa à la laïcisation de cet hôpital même, tant à cause du dévouement et des sentiments d'humanité dont les sœurs avaient toujours donné la preuve en soignant les vieillards que parce qu'elles lui paraissaient, mieux que toutes les autres, adaptées à cette fonction. Sous l'empire des mêmes sentiments, il fit graver cette épitaphe sur la pierre tumulaire de l'une des supérieures :

*Hommage à la mémoire de la sœur Isabelle, décédée dans sa 92<sup>e</sup> année, le 25 mars 1899. Supérieure de l'hôpital de la Ferté-Gaucher pendant 52 ans, elle a consacré sa vie et ses forces au service des pauvres.*

*Que son souvenir soit béni !*

« Sa sollicitude ne s'appliquait pas seulement aux vivants ; elle s'étendait aux morts.

« Grâce à lui, le cimetière de la Ferté-Gaucher devint un sanctuaire civil ; il l'agrandit ; il l'embellit ; il le fit aménager et entretenir pieusement ; il le dota d'un édifice spécial propre aux cérémonies laïques et au repos des visiteurs. Sur les parois de cet édifice, il fit graver cette inscription suggestive :

*Aux morts,*

*Honneur — Respect — Reconnaissance.*

*Ils ont servi l'Humanité et préparé la tâche des vivants.*

*A la mémoire des bienfaiteurs de ce cimetière,  
ouvert en 1844, agrandi en 1891.*

« D'ailleurs, il donnait lui-même l'exemple de la piété envers les morts.

« Il fit aménager son tombeau de famille pour le culte privé.

« Ce tombeau, semblable aux hypogées antiques, est une demeure funéraire, ornée de souvenirs et de fleurs, dans laquelle les cercueils, au lieu d'être enfouis, sont placés sur des tréteaux et accessibles au toucher.

« Le culte privé des morts consistant surtout dans l'évocation de l'image des êtres chers qu'on a perdus, le système institué par le

docteur Delbet est évidemment très favorable à cette évocation et, par suite, à l'entretien de la vie subjective des morts.

« Lorsque le docteur Delbet brigua, pour la première fois, le mandat de député, en 1885, il déclara loyalement qu'il était un républicain progressiste et que sa méthode était la suivante :

« Voir et définir nettement le but à atteindre ; marcher résolument et énergiquement vers ce but ; se résigner au possible « quand, malgré l'effort le plus énergique, on ne peut l'atteindre « complètement.

« L'intransigeance, *le tout ou rien, le tout de suite*, sont des « erreurs, filles de l'absolu et mère du fanatisme. La politique se « meut tout entière dans le domaine du possible, ou relatif.

« Il y a vingt-cinq ans, en entrant dans la vie publique, j'ai « adopté la formule suivante comme base de ma conduite poli- « tique, formule à laquelle j'ai toujours été et serai toujours fidèle : « inflexible en principe, je m'efforce d'être conciliant en fait et mo- « déré dans la forme. »

« Cette formule, si différente de la phraserie électorale habituelle, correspondait exactement à la synthèse cérébrale du docteur Delbet ; elle fut réellement, pendant toute sa vie, la régulatrice de sa conduite ; il l'invoquait encore, comme un dogme, dans sa dernière profession de foi. »

Avec Th. Funck-Brentano, qui mourut peu après, il fonda le Collège libre des sciences sociales en 1896. Nous ne nous souvenons plus quel rôle y tenait Mlle Weil-Dick May, qui, plus tard, dressa contre cette belle institution le centre d'anarchie cosmopolite et de confusion mentale qu'est l'École des hautes études sociales. Quoi qu'il en soit, dès le début, le docteur Ernest Delbet assumait la direction du Collège libre.

« Pendant treize hivers consécutifs, sans une défaillance, il enseigna la sociologie, d'après Auguste Comte, au Collège libre des sciences sociales, dont il était le président et le fondateur, et plusieurs de ses auditeurs sont venus à la Société positiviste, entraînés par lui. »

Il fut l'un des premiers à nous apporter son concours actif pour la fondation des Universités populaires.

« Le docteur Delbet possédait un savoir très étendu, une grande culture générale continuellement entretenue. La science, l'histoire, la philosophie, les arts, lui étaient aussi familiers que la politique.



« Nul, plus que lui, n'a rendu le positivisme aimable, ni pratiqué la tolérance, fruit naturel de l'esprit relatif.

« Très pondéré, plein de sagesse, il inclinait toujours vers l'indulgence et la modération.

« Ses critiques équivalaient à des caresses », dit le préfet de Seine-et-Marne dans son oraison funèbre.

« Il avait la coquetterie de l'urbanité. »

Rien n'est plus exact ; mais c'est peut-être par là qu'il péchait. Dans certaines circonstances, il convient d'être « irréductible » sur les principes. Dans l'action même, il faut trancher. En bref, cette vertu aimable est présentement prématurée. Dans le positivisme triomphant, il en ira autrement. Encore faudra-t-il que l'opinion publique réagisse contre les éléments dissolvants.

Nous nous associons néanmoins à M. Corra pour applaudir à l'exemple suivant, car là il ne s'agit que de divergences d'idées entre braves gens :

« Même dans le différend survenu entre Pierre Laffitte et les exécuteurs testamentaires d'Auguste Comte, dont il faisait partie, il ne se départit jamais du respect et de la reconnaissance qu'il éprouvait pour Pierre Laffitte.

M. Émile Corra conclut :

« Enfin, le docteur Delbet faisait face à ses multiples occupations et supportait vaillamment l'écrasant labeur qu'elles lui imposaient, parce qu'il était assisté d'un sentiment social ardent ; il était très dévoué au bien public, et, consolé par l'idéal qu'il poursuivait de tous les déboires qu'il pouvait subir, il envisageait l'avenir avec optimisme et sérénité.

« Grâce à cet idéal, il conserva dans l'âge le plus avancé et jusqu'à sa mort, avec toutes les apparences de la jeunesse, une grande vivacité d'allure et une extraordinaire activité, la vigueur de l'esprit, la chaleur du cœur, l'enthousiasme de l'action.

« C'est, d'ailleurs, un des privilèges du positivisme d'entretenir l'espérance, le sentiment social, la joie de vivre chez les vieillards, et de les empêcher de sombrer dans la mélancolie acrimonieuse de ceux qui ne conservent aucune préoccupation que celle de leur personne.

« Sous tous les aspects, le docteur Delbet peut donc être proposé comme exemple. Ce fut une belle nature intellectuelle et morale. Sa vie est féconde en enseignements ; en méditant sur sa destination sociale, sur son utilité, sur le haut idéal qui l'a constamment

soutenu au-dessus du commun, les positivistes, en particulier, peuvent apprendre comment on applique les idées qui leur sont chères, comment on les défend, comment on les propage, et comment on meurt en leur restant fidèle. »

Ajoutons que le docteur Ernest Delbet a laissé un fils, le docteur Pierre Delbet, membre de l'Académie de médecine, qui est aujourd'hui un des maîtres de la chirurgie.

Son frère, le docteur Jules Delbet, qui nous a marqué si souvent sa sympathie, fut tué dans un accident de rue en 1912. Sa qualité dominante était la bonté.

#### *Ouvrages du docteur Ernest Delbet.*

Il s'était surtout consacré à l'action et à la propagande directe par la parole. Il a donc peu écrit.

Ses premières études sont des monographies qui prirent place dans le célèbre ouvrage de Le Play, *les Ouvriers des Deux Mondes*.

*Manœuvre agriculteur de la Champagne pouilleuse* (Marne), d'après les renseignements recueillis sur les lieux en mai 1856 (1);

*Paysan du Labourd* (Basses-Pyrénées), d'après les renseignements recueillis sur les lieux, en juin 1856, avec M. de Saint-Léger (2);

*Tisseur en châles de la fabrique urbaine collective de Paris*, d'après les renseignements recueillis sur les lieux, de janvier à mars 1859 (3);

*Pêcheur côtier, maître de barque de Saint-Sébastien* (Espagne), d'après des renseignements recueillis sur les lieux, en juin 1886, avec M. de Saint-Léger (4);

*Paysans en communauté et en polygamie de Bonsauh, dans le pays de Haouran en Syrie*, d'après des renseignements recueillis sur les lieux, en décembre 1859 (5).

Il a surtout collaboré à la *Réforme sociale* et à la *Revue occidentale*. Dans la première, il a publié :

— Sur les inconvénients de la reconnaissance d'un enfant naturel par acte sous seing privé, 1889, II, p. 276.

— Sur les cours d'enseignement social, 1889, II, p. 482.

— Sur l'assistance officielle dans les campagnes, 1890, I, p. 303.

— Sur la solidarité dans les Sociétés de crédit mutuel, 1891, II, p. 274.

— Sur la taxe des étrangers, 1891, p. 644.

— Sur la suppression des octrois, 1894, VII, p. 640.

(1) In *Les Ouvriers des Deux Mondes*, 1857, n° 2.

(2) *Id.*, 1857, n° 4.

(3) *Id.*, 1857, n° 7.

(4) *Id.*, 1857, n° 9.

(5) *Id.*, 1858, n° 18, 125 pages.

- Sur la question nègre aux États-Unis, 1895, IX, p. 493.
- Sur le malaise général des classes rurales, 1895, IX, p. 875.
- Sur l'assurance contre les accidents, 1896, I, p. 323.
- — — — — contre l'incendie, 1896, I, p. 475.
- Sur les questions agraires, 1896, II, p. 820.
- Sur la fortune de la France et de la Corse, 1901, I, p. 487.
- Sur le travail industriel, 1901, II, p. 60.
- Sur les salaires des ouvriers, 1901, II, p. 85.
- Sur les retraites ouvrières et la mutualité, 1902, V, p. 647-662.
- Sur l'assistance, 1904, VII, p. 479.
- Sur la situation des populations rurales, 1904, VII, p. 479.
- Sur le régionalisme, 1904, VIII, p. 56.
- Sur le vote des impôts par les assemblées locales, 1904, VIII, p. 70.
- Sur l'autorité religieuse et l'autorité civile dans la commune, 1904, VIII, p. 76.
- Sur les caisses régionales, 1904, VIII, p. 91.
- Sur la dépopulation des campagnes, 1904, VIII, p. 99.

Dans la *Revue Occidentale* :

- 1880, n° 5, Discours à la fête nationale, à la Ferté-Gaucher.
- 1882, n° 5, — — — — —
- 1883, n° 5, La fête nationale au village.
- 1885, n° 6, Programme politique de candidature à la députation.
- 1889, n° 2, Discours commémoratif de la naissance d'Auguste Comte.
- 1891, n° 1, Le progrès humain (Conférence).
- 1891, n° 6, L'Épopée de la Pucelle (discours).

Il est regrettable que ses conférences à l'Université populaire et son cours de treize années au Collège libre n'aient point été écrits et publiés.

**JOSEPH DE MAISTRE**

Né à Chambéry en 1753, Joseph de Maistre est mort à Turin le 26 février 1821. A propos de son centenaire, *le Correspondant* a publié une instructive biographie du profond penseur politique. L'auteur, M. Émile Dermenghem, rappelle qu'Auguste Comte, qui reconnaissait de Maistre pour un de ses précurseurs directs, a écrit : « M. de Maistre a pour moi la propriété particulière de me servir à apprécier la capacité philosophique des gens par le cas qu'ils en font. »

Mais il a fait mieux encore, en voulant que ses disciples célèbrent la mémoire de Joseph de Maistre et secondairement celle de Bonald, le 2 novembre de chaque année, qui correspond au 26 Descartes du calendrier positiviste (11<sup>e</sup> mois, consacré à la philosophie moderne).

## DIFFUSION, INFILTRATION DU POSITIVISME

### LES ÉCOLES AUGUSTE-COMTE EN CHINE

Du *Journal de Pékin*, nous relevons cette information :

« Sous le patronage de la *Société franco-chinoise d'éducation* — multipliant ses efforts pour le rapprochement intellectuel des deux nations — des écoles de culture générale furent ouvertes en Chine. Pékin et Tien-Tsin possèdent chacun une de ces écoles qui ont été nommées *Écoles Auguste-Comte*.

« Celle de Pékin fut inaugurée il y a bientôt trois années.

« Elle rencontra immédiatement des encouragements officiels : MM. Tsai Yuan Pei, Li Yun Ling ainsi que le groupe de nos compatriotes placé à la tête des œuvres sino-françaises et plus particulièrement MM. d'Hormon, Picard-Destelan, le docteur Bussière; aux fêtes anniversaires, le nom d'Auguste Comte est toujours évoqué, et les orateurs se plaisent à féliciter les fondateurs d'avoir placé l'école sous l'invocation d'un des plus grands noms de la pensée philosophique française.

« Cent soixante-cinq élèves chinois étaient inscrits l'an dernier à l'*École Auguste-Comte* de Pékin. Avec eux, tous les élèves de l'Université connaissent et apprécient le grand Français dont les idées ont marqué d'une forte empreinte l'évolution intellectuelle des sociétés modernes. »

Il n'est pas de doctrine mieux appropriée à la tâche que poursuit la *Société franco-chinoise d'Éducation*. Et Comte le savait bien. En ouvrant, par exemple, le quatrième volume du *Système de Politique* aux pages 12-13, nous lisons :

« Une vraie plénitude constitue à la fois le mérite essentiel et la principale difficulté de la discipline humaine, toujours précaire autant qu'insuffisante quand elle n'embrasse point l'ensemble de notre nature. Les castes sacerdotales qui, depuis trente siècles, en Chine, et surtout dans l'Inde, contempnent la transition occidentale, doivent y voir une agitation aussi puérile qu'orageuse, dont les diverses phases ne s'accordent qu'à compromettre notre unité. Mais l'avènement du positivisme leur fera bientôt sentir que cette suite d'évolutions partielles aboutit à l'ordre le plus complet et le plus durable,

qui ralliera dignement l'Orient à l'Occident, pour le développement universel des attributs humains. »

Et son disciple Pierre Laffitte a écrit un lumineux petit livre sur la *Civilisation chinoise*.

#### PAUL LACOMBE

Il est mort le 2 juillet 1919, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Sa pensée s'était nourrie de positivisme, et il en convenait. M. Henri Berr note, dans l'étude qu'il lui consacre (*Revue de Synthèse historique*) : « Lacombe n'a pas été un positiviste de stricte observance; mais dans le positivisme français et dans la philosophie anglaise qui s'y rattache — Stuart Mill, Spencer, Bain, — il a trouvé sa principale nourriture philosophique. » Malheureusement, ce que Lacombe rejetait ainsi, c'était l'essentiel. Et cela devait le ramener, sur le tard, à une rétrogradation métaphysique. Ce que relève aussi M. Henri Berr : « A la fin de sa vie, quand le goût de la spéculation se réveille chez lui, dans une flambée suprême, il s'informait avidement de la pensée allemande, qui ne lui avait jamais été familière. »

Dans l'œuvre de cet esprit distingué, depuis *la Famille dans la Société romaine* jusqu'à *l'Histoire considérée comme science*, *l'Introduction à l'histoire littéraire*, *la Guerre et l'Homme* et *l'Appropriation du sol*, tout ce qu'a inspiré et conduit le positivisme est à retenir. Les préjugés révolutionnaires et scientistes de sa jeunesse l'ont seuls empêché d'accéder à la religion de l'Humanité. Ses dernières méditations, dont nous entretenons M. Henri Berr, en témoignent. Notamment celles-ci :

« Tout esprit qui, d'une façon superficielle mais large, n'est pas encyclopédique, n'est pas encore tout à fait humain. Le poète même, quand il n'est pas cela, n'est qu'une serinette ou un râcleur de guitare. » — « Le besoin de sympathiser occupe un rang que je ne lui donnais pas jusqu'ici. » — « Ma sociologie aboutit à cette conclusion : le suprême bien, au-dessus du bien-être même, c'est le sentiment de vivre avec ses semblables dans un accord de bienveillance, de bons offices, animé et joyeux. » — « Sans paradoxe, l'émotion la plus délicieuse est celle de protéger et aimer un être faible, ou malade, ou malheureux. (Noble destinée. Dieu n'approche

pas de l'homme). » — « Certaines vieillesses *sourient* à tout le genre humain (effet de l'attendrissement final — devant les enfants et les femmes). » — « La moelle cérébrale est la véritable fleur de notre planète. » — « L'homme n'est pas enraciné à la terre, il n'en est pas non plus totalement libéré... La sève de la terre ne lui entre point par les pieds, mais par tout le corps et la bouche, par les sens, par l'alimentation, par l'estomac où les produits de la terre introduisent les aliments terrestres déjà... animalisés, comme les phosphates et les azotates. »

L'influence du positivisme le plus haut est ici manifeste, et là même où Paul Lacombe croyait s'en dégager.

#### L'ORDRE SPIRITUEL

Dans une sérieuse étude sur « la Prusse, le socialisme, et nous », parue dans *la Renaissance*, un universitaire, M. Étienne Gilson, qui a le grand mérite de parler d'Auguste Comte en connaissant son œuvre, écrit :

« L'ordre français ne saurait en aucun cas résulter d'un libre concours des intérêts, ni de l'acceptation passive d'une discipline imposée, et pourquoi, enfin, la France a toujours cherché à fonder son ordre propre sur un système d'idées. L'acceptation commune de la vérité est, en effet, le seul cas concevable dans lequel la nécessité contraignante la plus absolue s'accompagne de l'absence complète de violence. L'accord des raisons est la conciliation parfaite de la nécessité et de la liberté. Or, il est évident que les raisons individuelles ne sont pas des pouvoirs mystiques et insaisissables ; dans la mesure où une raison est une réalité définissable et observable, elle se confond avec l'ensemble des principes et des conclusions qu'elle accepte. Notre raison c'est, avant tout, un système de vérités qui tend continuellement à s'accroître et à se confirmer. L'accord des raisons, condition nécessaire et suffisante de l'accord des volontés, supposera toujours, en France, l'établissement d'un système d'idées communes qui permette d'obtenir d'une masse d'individus libres l'accord sur les actes nécessaires sans lesquels il n'y aurait ni communauté possible, ni société.

« Cette nécessité dont, plus ou moins confusément, le sentiment a toujours été présent à la conscience française est aussi ce qui explique et justifie le caractère doctrinaire de ses politiciens et de ses partis. Auguste Comte ne faisait qu'étendre à l'histoire universelle un principe spécifiquement et naïvement français, lorsqu'il

présentait comme rigoureusement parallèles la loi qui explique la succession des formes sociales et celle qui explique la succession des idées. Depuis le catholicisme médiéval, qui tendait à organiser complètement la conscience et la vie française sur les bases d'un système commun de pratiques et de croyances, nous n'avons jamais cessé de croire qu'un pouvoir spirituel et des dogmes fussent nécessaires au bon ordre de la société. On peut dire que cette notion de *catholicité* prise en son sens le plus large et signifiant précisément une communion universelle des esprits dans l'acceptation d'une même doctrine, a toujours été présente à la pensée des réformateurs français. C'est devenu un lieu commun que de présenter la Révolution française comme l'œuvre du dix-huitième siècle et la conséquence inéluctable des principes posés par les philosophes. Lorsque les célèbres « principes de 89 » ont semblé à leur tour insuffisants pour assurer une réorganisation convenable de l'ordre social, ce sont d'autres principes encore que l'on a cru nécessaire de leur opposer. L'exemple d'Auguste Comte, trop oublié, et si riche pourtant en utiles leçons pour la France contemporaine, mériterait d'être médité par tous ceux qui croient avoir quelque intérêt à comprendre le sens de notre tradition. Issu lui-même de l'esprit libéral et révolutionnaire du dix-huitième siècle, passionnément épris, dans sa jeunesse, de liberté politique, et plus encore de liberté civile, Comte a su, par expérience, par quel aspect profond de sa personnalité le Français s'oppose à l'ordre et sur quel aspect il est susceptible de le recevoir ou même de le désirer. La leçon de Comte, le plus « catholique » des esprits que le monde ait connus depuis les grands scolastiques du moyen âge, c'est qu'une organisation française sera toujours fondée sur un système d'idées et sur une doctrine commune, dont l'acceptation peut être à la fois nécessaire et libre, parce qu'elle est fondée en raison. »

C'est fort bien pensé et dit. Une remarque seulement. L'ordre français qui est spirituel est l'ordre tout court. Si, jusqu'ici, la France seule l'a réalisé à peu près, au moyen âge, et si, par Comte, elle en a conçu la doctrine définitive, cela tient à ce qu'elle est vraiment en avance de civilisation sur les autres nations. Mais il faudra bien que celles-ci reconnaissent cette hégémonie spirituelle. Ni le bolchevisme russe, ni le militarisme prussien, ni le mercantilisme anglo-saxon, ni l'argyrocratie internationale ne sauraient instaurer un ordre durable quelconque. L'humanité sera positiviste ou subira un épouvantable cataclysme.

COMTE « ENNEMI » DE LA RAISON

La *Revue des objections* a publié dans son numéro du 15 février un curieux article, sans nom d'auteur, sur les « Ennemis de la raison ». Nous en reproduisons ce qui se rapporte aux « agnostiques », à titre documentaire :

« Le positivisme d'Auguste Comte eut d'abord l'air de n'attaquer que les croyances religieuses et de déclarer leurs objets indémontrables, inconnaissables, parce qu'ils ne tombent pas sous nos sens et échappent à nos expériences. Mais il manqua ou dépassa son but : avec la religion, il atteignit la raison. Il en restreignit d'abord singulièrement le domaine. Il l'étend exactement aussi loin que celui de l'expérience sensible. Adieu donc la métaphysique ! La divinité, l'âme, les idées supérieures sont reléguées au royaume des incertitudes et des chimères ! Océan formidable, pour lequel, dit Littré, nous n'avons ni barques ni voiles ! La raison n'y peut naviguer, elle ferait naufrage avant d'arriver au rivage de la vérité.

« Voilà encore la raison déclarée impuissante, non par des croyants, comme Montaigne, Pascal et Bautain, mais par des incroyants, et ils se disent rationalistes ! Les vrais rationalistes, si l'on entend par ce mot les amis de la raison, ce sont ici les croyants.

« L'agnosticisme est la forme anglaise du positivisme français. Herbert Spencer et Harrisson qui en sont les maîtres, déclarent la raison incapable de concevoir l'absolu et l'infini, sous prétexte que nous ne percevons partout que des limites et des conditions, des relativités et des contingences. Il est pourtant facile à l'esprit humain, *précisément parce qu'il perçoit la limite, d'en concevoir la négation*, c'est-à-dire l'infini, et *parce qu'il perçoit la relation et la contingence, d'en concevoir la privation*, c'est-à-dire l'absolu. Saint Thomas dirait à nos philosophes qu'on peut connaître avec certitude l'existence d'une chose et en ignorer la nature intime ; on peut en avoir l'intelligence sans en épuiser l'intelligibilité.

« L'agnosticisme est donc bien un amoindrissement de la raison, comme le positivisme dont il n'est qu'une variété. On se demande même pourquoi il n'en a pas gardé le nom. »

En quoi est-ce atteindre la raison que de la définir ? Toute définition limite. C'est pour lui donner toute sa puissance que Comte la discipline. Est-ce que les « mystères » ne sont pas une limitation ? Notre théologien ne semble pas discerner la raison de la rhétorique.



## LE MOUVEMENT POSITIVISTE

---

### NOTRE LIBRAIRIE-BIBLIOTHÈQUE

Abêtis, stupéfiés par les plus imbéciles idéologies, beaucoup d'ouvriers imaginent que l'improductivité systématique est la source de la prospérité et que de la disette générale résultera l'opulence de chacun. Aussi, les travaux d'installation de notre local ont-ils pris beaucoup plus de temps que nous ne l'avions prévu et qu'il eût fallu normalement.

Nous nous excusons auprès de nos amis qui, dès la réception de notre circulaire et de notre *Bulletin*, se sont empressés de venir rue Saint-Séverin et n'ont trouvé qu'une maison fermée.

Nous nous empressons de les aviser que, depuis le 20 mars, nous avons pu ouvrir et que nous serons heureux de les recevoir. Dès maintenant, nous sommes en mesure d'exécuter toutes les commandes de librairie au mieux et de fournir tous les renseignements qu'on voudra bien nous demander. Seule, la bibliothèque est encore bien insuffisante.

Le dimanche 10 avril, à 16 heures, le *Groupe Auguste-Comte* inaugurerá son entreprise par une réunion tout intime à laquelle il convie ses amis et les lecteurs du *Bulletin*.

### NOS ÉDITIONS

Nous venons d'éditer et de mettre en vente le dernier ouvrage de Georges Deherme : *Aux jeunes gens. Un maître : Auguste Comte. Une Direction: le positivisme*. C'est une œuvre ardente et concentrée qui se propose d'orienter l'élite de la jeunesse pensante vers le positivisme vivant.

Nous nous proposons de réaliser une idée du docteur Ernest Delbet en éditant, pour 1922, un *Almanach positiviste*. A ce sujet, nous recevrons avec reconnaissance toutes les suggestions et les conseils dont voudront bien nous faire part nos confrères. Encore une fois, nous faisons appel à leur concours.

## UNION POSITIVISTE POUR LE CULTE DE L'HUMANITÉ

Dans sa réunion du 6 mars dernier, le Comité d'étude pour la préparation du culte positiviste a adopté les statuts de l'Association définitive qui prendra pour titre *Union positiviste pour le Culte de l'Humanité* et, dès lors, se trouve constituée.

Voici l'extrait des statuts qui indique le but et la composition de l'*Union*.

« ARTICLE PREMIER. — Sous le titre *Union positiviste pour le Culte de l'Humanité*, est formée une Association qui a pour but d'organiser et d'entretenir le *culte public* de la Famille, de la Patrie et de l'Humanité, indépendamment de toute théologie et de toute métaphysique et suivant les directions du fondateur du positivisme.

« L'*Union* ainsi formée ne constitue ni un nouveau groupe positiviste, ni une dépendance d'un groupe particulier. Elle est ouverte non seulement aux membres des divers groupes positivistes, mais encore aux personnes qui, sans appartenir à une organisation positiviste déterminée, sont assez pénétrées de l'esprit et des méthodes de la philosophie positive et convaincues de la nécessité de compléter l'enseignement philosophique par une culture morale positive qui s'adresse à la fois à la raison et au cœur.

« ART. 2. — Sans aucune prétention à une direction dogmatique, l'*Union* a pour objet pratique de réaliser, de mettre à la disposition des positivistes de toute nuance, et d'assurer, dans un local approprié, les concours personnels, les moyens esthétiques et les ressources matérielles, nécessaires pour les cérémonies, commémorations et fêtes que comporte la religion positive de l'Humanité.

« ART. 3. — L'*Union* se compose de membres titulaires et de membres adhérents.

« Les membres titulaires sont ceux qui déclarent accepter la synthèse positiviste d'Auguste Comte dans son ensemble et dans son esprit.

« Les membres adhérents sont ceux qui, se plaçant au point de vue humain et terrestre, déclarent qu'ils veulent travailler à l'œuvre commune de régénération morale et croient, pour y parvenir, à l'efficacité de cérémonies publiques. »

Pour tous renseignements et adhésion s'adresser à M. Eug. Hyard, fondateur et secrétaire général, 31, boulevard Voltaire, Paris.

## L'ART POSITIVISTE

Notre confrère positiviste A.-M. Auzende, ancien professeur au Conservatoire de Paris, a composé un « Entr'acte symphonique » d'une inspiration hautement philosophique, comme l'indique le thème : « Profonde ou jolie, la forêt enveloppe la colline au sommet de laquelle on aperçoit quelques vestiges des temps anciens. C'est le vaste monde et une parcelle d'humanité. »

La première audition a été donnée aux concerts classiques de l'Association artistique de Marseille, le 2 janvier dernier.

Rappelons que M. A.-M. Auzende est l'auteur d'un ouvrage d'esthétique musicale, *Musique, ses éléments humains et terrestres* (1912), où il a mis le meilleur de sa longue expérience et de ses profondes convictions positivistes.

## PORTUGAL

Notre ami Bernardino Machado, ancien président de la République, vient d'être chargé du gouvernement. Il prend le pouvoir en pleine crise financière, économique et sociale. C'est un lourd devoir. Nous savons que l'homme, à tous égards, est à la hauteur de la tâche qu'il assume. Ancien professeur d'anthropologie à la célèbre Université de Coïmbra, compagnon d'action et ami du vénérable positiviste Téoфіло Braga, qui fut le premier président de la République portugaise, Bernardino Machado ne nous a pas paru avoir dépassé le positivisme de sympathie, d'aspiration, ni s'être assez affranchi des nuées métaphysiques et des préjugés démocratiques. Nous espérons néanmoins que son dévouement patriotique, l'expérience, les nécessités implacables de l'heure présente lui feront reconnaître les principes éternels de la politique positive. Le salut du Portugal et de toutes les nations est là. L'ordre pour base.

## BIBLIOGRAPHIE POSITIVISTE

### I. — Ouvrages positivistes ou intéressant directement le positivisme.

- GEORGES DEHERME. — *Aux jeunes gens. Un maître : Auguste Comte. Une direction : le Positivisme*, un vol. in-16, 160 p., 5 fr. Librairie-Bibliothèque Auguste-Comte.
- D<sup>r</sup> P. ZOSIN. — *Socialism si Positivism*, Jassy (Roumanie).

### II. — Ouvrages de critique ou de culture générale.

- GABRIEL BOISSY. — *Pensées choisies des rois de France*, in-16, 388 p., 6 fr., Grasset, éd.
- JULES SAGERET. — *La Vague mystique*, 100 p., 3 fr. Flammarion, éd.
- P. SALET. — *Les Paroles de Bouddha*, choix et traduction, petit in-16, 3 fr. Payot, éd.
- *Le Livre de la Sagesse*, pensées choisies, petit in-16, 3 fr. Payot, éd.
- FR. SCHLEIERMÄCHER. — *La Foi chrétienne d'après les principes de la Réforme*, in-8°, 12 fr., de Boccard, éd.
- GABRIEL SÉAILLES. — *Philosophie de Jules Lachelier*, 172 p., 6 fr. Alcan, éd.
- ACHILLE SEGARD. — *Charles Maurras et les idées royalistes*, in-12, Fayard, éd.
- E. SEILLIÈRE. — *Les Origines romanesques de la morale et de la politique romantique*, in-18, 3 fr. 75. Renaissance du livre.
- GEORGES SOREL. — *Réflexions sur la violence*, 4<sup>e</sup> éd., augmentée d'un plaidoyer pour Lénine, in-16, 458 p., 8 fr. Rivière, éd.
- SOUCHON et TILO. — *Les Grandes Figures de l'humanité*, in-8°, 20 fr., Hachette, éd.
- ALBERT THIBAUDET. — *Les Idées de Charles Maurras*, 320 p., 7 fr. 50. *Nouvelle Revue française*, éd.
- P.-F. THOMAS. — *L'Éducation dans la famille. Les péchés des parents. Nos filles*, in-16, 3 fr. 50, Alcan, éd.
- ALVAREZ DE TOLEDO. — *Le Problème de l'espace*, 302 p., 3 fr. 50, Alcan, éd.
- GONZAGUE TRUC. — *Une Crise intellectuelle. Les jeunes gens d'aujourd'hui*, in-16, 1 fr. 20, Bossard, éd.
- *Calliclès ou les nouveaux Barbares. Derniers dialogues platoniciens*, in-16, 1 fr. 80, Bossard, éd.
- GEORGES VALOIS. — *L'Économie nouvelle*, in-16, 5 fr. Nouvelle Librairie Nationale.
- *Intelligence et production. La nouvelle organisation économique de la France*, in-16, 7 fr., Nouvelle Librairie Nationale.
- J. VASSIVIÈRE. — *La Journée anglaise et ses bienfaits*, in-8°, 3 fr., Alcan, éd.

- H. G. WELLS. — *La Flamme immortelle*, trad. Butts, in-16, 6 fr., Payot, éd.
- CH. ZERVOS. — *Un Philosophe néo-platonicien du onzième siècle : Michel Psellos*, E. Leroux, éd.
- M. ZÉVAËS. — *Auguste Blanqui, patriote et socialiste français*, 250 p., 5 fr., Rivière, éd.
- G. LACHAPPELLE. — *La Société des nations. Son origine, son but, son organisation, son œuvre*, in-8°, 2 fr. 50. Roustan, éd.
- FRANÇOIS MENTRÉ. — *Les Générations sociales*, 470 p., 18 fr., Bossard, éd.
- RENÉ PAUCOT. — *Le Rôle des sciences dans l'éducation*, in-18, 6 fr. 50, A. Colin, éd.
- YVONNE PITROIS. — *Les Femmes de la Grande Guerre*, in-16, 7 fr. 50, Fischbacher, éd.
- GEORGES SOREL. — *Matériaux d'une théorie du prolétariat*, 2<sup>e</sup> édition, suivie d'exégèses proudhoniennes, 456 p., 9 fr. Rivière, éd.
- GEORGES VALOIS. — *La Monnaie saine tuera la vie chère*, in-16, 4 fr. Nouvelle librairie national, éd.
- RENÉ VILARD. — *Le Reichsnotopfer ou le prélèvement exceptionnel sur le capital en Allemagne*, 131 p., 10 fr. Librairie générale de Droit, éd.
- EUGÈNE CAVAINAC. — *Histoire de l'Antiquité*, un vol., 7 fr. 50 L'ouvrage complet en trois vol., 14 fr. 40. De Boccard, éd.
- A. MATHIEZ. — *Un Procès de corruption sous la Terreur. L'Affaire de la C<sup>o</sup> des Indes*, in-8°, 12 fr. Alcan, éd.
- EDMOND PERRIER. — *La Terre avant l'Histoire. Les Origines de la vie et de l'homme*, in-8°, 415 p., 15 fr. La Renaissance du Livre.
- PROUDHON. — *Proudhon et l'enseignement du peuple*, pages choisies par A. Berthod et Guy-Grand, in-8°, 30 p., E. Chiron, éd.
- LOUIS ROUGIER. — *En marge de Curie, de Carnot et d'Einstein. Études de philosophie scientifique*, in-16°, 269 p., 7 fr. 50. Chiron, éd.
- ERNEST SEILLIÈRE. — *Mystique de la passion, de la politique et de l'art*, in-8°, 10 fr. Alcan, éd.
- SOCIÉTÉ DES NATIONS. — *Compte rendu de la Conférence financière internationale de Bruxelles*, 5 vol., in-4°, 100 fr.
- *Régimes et circulations monétaires d'après-guerre*, in-8°, 15 fr.
- *Journal officiel. Supplément spécial de janvier 1921. (Résolutions du 15 nov. au 18 déc. 1920)*, in-8°, 4 fr. Crès, éd.
- MAX TURMANN. — *Problèmes sociaux du travail industriel*, in-12°, 263 p., 7 fr. Gabalda, éd.
- COLETTE YVER. — *Dans le Jardin du féminisme*, in-12°. Calmann-Lévy, éd.
- AUGUSTIN COCHIN. — *Les Sociétés de pensée et la Démocratie*, in-16°, 7 fr. 50. Plon, éd.
- A. COCHIN et CH. CHARPENTIER. — *Les Actes du Gouvernement révolutionnaire (22 août 1793 au 27 juillet 1794)*. Recueil de documents publiés pour la Société d'histoire contemporaine, t. I, 664 p., A. Picard, éd.
- ALBERT HOUTIN. — *Le Père Hyacinthe dans l'Église romaine, 1827-1869*, avec un portrait, in-18°, 395 p., 9 fr. Em. Nourry, éd.

- HENRI HAUSER. — *Travailleurs et marchands dans l'ancienne France*, in-8°, 10 fr. F. Alcan, éd.
- A. DAUDÉ-BANCEL. — *L'antialcoolisme constructif*, in-8°, 32 p., 1 fr., édité par Vouloir.  
— *Protection ou Libre-échange*, in-8°, 16 p., 0 fr. 30.
- CH. GIDE. — *Des Institutions en vue de la transformation ou de l'abolition du salariat*, in-8°, 119 p., Giard, éd.
- E. MARTIN SAINT-LÉON. — *Syndicalisme ouvrier et Syndicalisme agricole*, in-16, 160 p., 3 fr. 60. Payot, éd.
- ANDRÉ BILLY. — *Barabour ou l'harmonie universelle*, roman, in-18, 6 fr. La Renaissance du livre, éd.
- M. BOULE. — *Les Hommes fossiles*, 492 p., 239 fig., 40 fr. Masson, éd.
- MARQUIS DE SÉGUR. — *Marie-Antoinette*, in-8°, 12 fr. Calmann-Lévy, éd.
- JULES AMAR. — *L'orientation professionnelle*, 78 p., 5 fr. 50. Dunod, éd.
- COMPÈRE-MOREL. — *Le Socialisme agraire*, 176 p., 9 fr. Rivière, éd.
- JACQUES DALCROZE. — *Le Rythme, la Musique et l'Éducation*, in-4°, 232 p., 16 fr. Fischbacher, éd.
- E. GILSON. — *Le Thomisme*, in-8°, 174 p., Vix, éd. Strasbourg.
- A. GUERLET. — *Le Problème constitutionnel*, essai critique d'une réforme politique, constitutionnelle et administrative, in-8°, 45 p., 2 fr. Rousstan, éd.
- GUILLOUX. — *L'Esprit de Renan*, in-18, 412 p., 6 fr. 50. De Gigord, éd.
- WILLIAM JAMES. — *Précis de psychologie*, 670 p., 18 fr. Rivière, éd.

## II. — Périodiques.

### ARTICLES POSITIVISTES OU TRAITANT DU POSITIVISME

- LA REVUE POSITIVISTE INTERNATIONALE. — N° 1, janvier 1921. — *Émile Corra*, Portraits positivistes : Le docteur Delbet (p. 3). — *P. Grimethi*, Pour la Fête des Morts (p. 22). — *Constant Hillemand*, Bibliographie (p. 37). — *Auguste Keufer*, Bulletin de France (p. 57), etc.
- REVUE PHILOSOPHIQUE. — N°s 1-2, janvier-février 1921. — *E. Durkheim*, La famille conjugale (p. 1).
- NOUVELLE REVUE D'ITALIE. — 15 nov. 1920. — *Giuseppe Tarozzi*, Robert Ardigo et le positivisme en France et en Italie (p. 392).
- LE CORRESPONDANT. — 25 février 1921. — *Christian Maréchal*, Auguste Comte, Andrieux, Lamennais et l'École polytechnique, p. 628.
- L'ESPRIT NOUVEAU. — 15 décembre 1920. — *Jules Lallemant*, La méthode et la définition de l'Esthétique.
- LA RENAISSANCE. — 15 janvier. — *Georges Aimel*, La politique et le réel. La considération du réel. — *Étienne Gilson*, la Prusse, le socialisme et nous (deuxième article).
- LE MERCURE DE FRANCE. — 15 janvier. — *Georges Matisse*, Les rapports entre les sciences de l'humanité et les sciences de la nature.

## LES LIVRES QUI FONT PENSER

*Les Villes éducatrices*, par le docteur CH. FIESSINGER, un vol. in-16, 295 p., 7 fr. (Perrin, éd.). — L'auteur, un éminent praticien qui est aussi un profond psychologue, est imprégné du positivisme le plus élevé. Et d'abord en ce que, médecin, il n'oublie jamais que le physique est souvent dépendant du moral.

Ce n'est pas seulement par les aperçus, les pensées que se décèle ce positivisme, mais par l'ensemble même de ce livre.

Devant la cathédrale de Chartres, il écrira : « Rien de plus beau ni de plus émouvant. L'homme se sent fier d'appartenir à une race qui a édifié un tel chef-d'œuvre. Seulement son orgueil n'a point d'accès. Un vitrail de la nef a vite fait d'humilier son front. Ce vitrail nous montre les quatre évangélistes à cheval sur les épaules des prophètes. Si les premiers voient plus loin, c'est que l'effort de leurs prédécesseurs leur avait permis d'atteindre plus haut. Point de fausse gloire ni de vanité. « Les louanges n'élèvent pas l'homme, « ni le blâme ne le diminue. Il est ce qu'il est. »

Voici pourquoi, malgré tant de prétentions, nos artistes sont inférieurs aux constructeurs de cathédrales : « Travaillant pour l'Idée, l'artiste du moyen âge ne se souciait guère de diminuer son œuvre en apposant à sa base l'orgueil de son nom. Une signature humaine rapetisse un idéal conçu pour la grandeur de Dieu. Les temps modernes ont changé tout cela. L'artiste s'est gonflé à mesure que déclinait son mérite. Son cœur n'a plus parlé, et la vanité a inspiré son effort. L'exaltation de l'amour-propre a remplacé la valeur de l'âme, et le tapage des prétentions a écrasé le culte de la beauté. »

C'est l'individualisme qui tue la personnalité. Et, de plus, en suscitant et développant l'anarchie, toute œuvre grande, dépassant les siècles, qui exige le concours, la continuité, la communion, est devenue impossible. Qu'il s'agisse de la construction de l'église d'Abbeville ou du gouvernement d'une nation, les mêmes conditions s'imposent. « L'unité dans la direction est indispensable au résultat ; pour qu'elle puisse opérer avec fruit, elle a besoin de silence, de discipline, de l'acceptation des hiérarchies, de contraintes allégrement consenties. »

L'auteur nous donne une idée positive de la France et les meilleures raisons que nous avons de la préférer et de l'aimer. Dans sa préface, M. Émile Mâle en dit justement :

« Chacune de nos villes lui découvre une vérité du monde moral, lui pose un problème intérieur. A Brest, il sent partout présente

l'idée du sacrifice. A Beauvais, devant la cathédrale inachevée, il reconnaît que l'effort n'est jamais stérile. A Orléans, il comprend quelle force communique à l'âme la faculté d'admirer. A Nancy, ville faite de trois villes échelonnées dans le temps, il affirme la nécessité de la tradition. Dans le silencieux Poitiers, il se demande s'il y a une vertu inspiratrice dans le silence. »

Et il en est ainsi pour chaque ville, caractérisée par sa nature, son histoire, ses mœurs. Buckle avait montré que la montagne est métaphysique, mystique. Avec plus de finesse, le docteur Fiessinger note que la montagne inspire la sérénité, la force d'âme, la foi. Les hauts rochers du Jura expriment « la constance du sentiment, première condition de l'âme vraiment religieuse ». La mer, au contraire, est sceptique ; mais elle enseigne l'abnégation et le mépris de la mort.

C'est par tous ses aspects que la France est ce qu'elle est. Son unité est faite du concours de ses diversités. Rien n'en peut être détaché. Et c'est pourquoi l'amputation de Metz et Strasbourg fut si cruellement ressentie. Le docteur Fiessinger a des pages émouvantes sur son Alsace natale. Il sait ce que c'est que d'être déraciné. « Dire adieu à sa maison natale est rompre l'attache avec une lignée de souvenirs dont l'ensemble compose le legs le plus précieux de la tradition familiale. Si certaines âmes s'adaptent à cette rupture avec la quiétude d'un individualisme inaltéré, d'autres y puisent le germe d'une blessure qui se rouvre et saigne dans l'ombre à chaque assaut d'un autre ordre porté sur la sensibilité. »

Chaque région de notre France a son génie propre. Aucune n'est semblable. Toutes sont nécessaires, car elles s'harmonisent pour former un chef-d'œuvre de mesure dans la grandeur. Aucune autre nation n'a réalisé cet ordre à un tel degré de perfection. A Paris même, le cosmopolitisme dissolvant n'a pu détruire toute originalité vivante. Il y a Notre-Dame, la Cité, il y a la colline de Montmartre. Il y a tous les souvenirs de gloire qu'évoquent les vieilles pierres.

Pourtant, une lacune. A Montpellier, le docteur Fiessinger ne pense pas à Comte. C'est comme si, pour Chartres, on passait sous silence la cathédrale. Il y avait à montrer qu'un Comte ne pouvait naître qu'en France, car il est la réussite heureuse d'une lignée magnifique, la cime d'une civilisation millénaire. C'était là l'exemple vivant, appuyant la conclusion de ce bon et beau livre : à savoir que la compréhension, la mesure, le sens social le plus affiné ne s'acquièrent point en une génération et par les bonnes intentions, ou quelques lectures plus ou moins attentives.

Le patriotisme français, lorsqu'il est sincère, n'est pas un senti-



ment d'égoïsme national. Il est universel. Il n'y aura de Société des nations que lorsque les nations seront entre elles ce que sont nos régions entre elles, les parties unifiées dans la diversité d'un tout organique. On ne comprend l'humanité, dont le positivisme est l'Évangile, que par la France. Il n'y a donc pas d'œuvre plus utile que de la magnifier, car on ne comprend bien que ce qu'on aime.

G. D.

---

## AVIS, COMMUNICATIONS ET CONVOCATIONS

---

### CONFÉRENCES POSITIVISTES

La *Société d'enseignement populaire positiviste* continue la série de ses intéressantes conférences.

Le mardi 15 février, M. Antonio Canellas, ouvrier typographe, a parlé de « l'action positiviste au Brésil ».

Le dimanche 20 février, M. Favareille, directeur de la Compagnie d'assurances « l'Éveil », a entretenu ses auditeurs de « la dotation syndicale : solution de la question sociale ».

Pour les invitations, s'adresser à M. Émile Corra, président, 54, rue de Seine.

### PÈLERINAGES PHILOSOPHIQUES

Dimanche 3 avril, *l'Évolution de la Terre*, visite de la galerie de géologie au Muséum d'histoire naturelle, à 13 heures.

Dimanche 1<sup>er</sup> mai, *l'Évolution des êtres organisés*, visite de la galerie de paléontologie, au Muséum d'histoire naturelle, à 13 heures.

Dimanche 5 juin, *l'Évolution de l'homme*, visite de la galerie d'ethnographie au Muséum d'histoire naturelle, à 13 heures.

Dimanche 3 juillet, *l'Évolution préhistorique*, visite au Musée de Saint-Germain. Départ de Paris Saint-Lazare, à 12 h. 14.

Sous la direction de M. Émile Corra.

Chacun de ces pèlerinages sera précédé, les vendredis 1<sup>er</sup> avril, 29 avril, 3 juin et 1<sup>er</sup> juillet d'une conférence philosophique correspondante, faite par M. Émile Corra à la Bibliothèque populaire du VIII<sup>e</sup> arrondissement, 48, rue Miromesnil, à 20 heures trois quarts.

### FÊTE DE L'ISLAMISME

Cette fête religieuse, qui devait avoir lieu en mars, a été remise au dimanche 17 avril : A la Société positiviste, 54, rue de Seine.

## L'INTERMÉDIAIRE

---

(D. : demande. — R. : réponse.)

D. — 3. On demande à acheter les ouvrages suivants :

MICHAUD, *Histoire des Croisades* ;

RAMBAUD, *L'Empire grec au X<sup>e</sup> siècle* ;

G. SCHLUMBERGER, *Jean Tshymiadès et Basile le Bulgaroctone* ;

GEORGES AUDIFFRENT, *Du cerveau et de l'innervation* ;

AUGUSTE COMTE, *Catéchisme positiviste* ; 1<sup>re</sup> édition, publiée par A. Comte ; 2<sup>e</sup> édition, publiée par Pierre Laffitte ; 3<sup>e</sup> édition, publiée par son groupe. — *Philosophie positive*, tomes V et VI, 1<sup>re</sup> édition ou édition suivante publiée par Pierre Laffitte.

R. — 2. A. Comte a souvent parlé, surtout dans ses projections de l'avenir humain, de la République occidentale. Il attribue à Charlemagne la gloire d'en avoir été « l'incomparable fondateur historique ». Il propose que la monnaie universelle porte l'effigie de Charlemagne, « le meilleur type du moyen âge étant partout resté dépourvu d'une représentation matérielle, son culte inaugurerait la transition destinée à préparer l'avenir en glorifiant le passé ». *Système de politique positive*, IV, 397-398, et aussi I, 79 et seq. 386 ; II, 124 ; III, xxxiii, 478 et seq. ; IV, 26, 322, 365, 372, 480 et seq. Notons qu'une statue équestre de Charlemagne a été érigée depuis, devant Notre-Dame de Paris.

---

EN remplaçant partout une vaine providence surnaturelle par la vraie providence humaine, nous ne devons jamais craindre d'instituer un ordre idéal supérieur à l'ordre réel, quoique celui-ci, malgré ses imperfections, fournisse toujours la base nécessaire de nos constructions les plus hardies.

*Auguste Comte*

---

L'Administrateur-Gérant : ALF. DUBUISSON

# SOUSCRIPTION

## EN FAVEUR DE NOTRE ACTION

(*Adresser mandats et chèques à M. ALFRED DUBUISSON, Secrétaire-Trésorier du Groupe Auguste-Comte, 16, rue Saint-Séverin.*)

---

Nous ne faisons pas appel seulement aux positivistes affirmés, mais à ceux qui sont plus ou moins dans le bon sens, aux esprits qui ne sont pas exclusivement négatifs et révolutionnaires, à ceux qui, dans l'épouvantable chaos, partagent nos angoisses de Français et d'hommes universels, à tous ceux enfin qui comprennent que *la seule* action vraiment indépendante de l'argent et des partis, d'ordre pour le progrès et de progrès dans l'ordre, doit être aidée — surtout à ses débuts — et développée. Nous recrutons les militants de la civilisation spirituelle.

La souscription est ouverte.

---

Nous avons reçu : MM. Saint-Domingue 5 fr. — Daudé-Bancel 5 fr. — Anonyme 15.000 fr. — Valois 5 fr. — A. Gouge 10 fr. — A. Vaillant 5 fr. — Camille Finance 100 fr. — A. Dufresne 15 fr. — Mion 15 fr. — M<sup>me</sup> G. Deherme 2.500 fr. — G. Deherme 2.500 fr. — D<sup>r</sup> L. Rimaud 35 fr. — Ahmed Riza 21 fr. — L. Dorison 5 fr. — Bilberg 30 fr. — A. Nour-Eddine 5 fr. — Total : 20.256 fr.

# LIBRAIRIE - BIBLIOTHÈQUE

## AUGUSTE-COMTE

---

Nous avons dit dans notre déclaration initiale : « Ce sera une *Librairie-Bibliothèque de choix*. Nous n'offrirons que le meilleur. Aucun souci commercial ne nous portera à répandre la peste, c'est-à-dire les livres qu'au sens national, social, moral et humain, auquel nous nous tenons, nous jugeons imbéciles, anarchiques, dépravants et donc pernicieux. »

Ainsi, non seulement les positivistes, mais tous ceux qui s'inquiètent du débordement de boue, d'insanités et de barbarie qui asphyxie et menace de submerger la claire et haute intelligence française, *tous les bons citoyens se feront un devoir d'aider cette entreprise de régénération intellectuelle et morale en nous réservant leurs achats et leurs commandes de librairie, d'abonnements aux Journaux et Revues, etc.*

De notre côté, nous nous efforcerons de les servir rapidement et à leur entière satisfaction.

Notre *Bibliothèque de lecture sur place* sera ouverte au public de 10 à 12 heures, de 14 à 18 heures et de 20 à 22 heures, tous les jours ouvrables, et le dimanche, de 9 h. à midi. *Nous recevons avec reconnaissance les ouvrages utiles à répandre* qu'on voudra bien nous offrir.

---

Vient de paraître :

**GEORGES DEHERME**

**AUX JEUNES GENS**

**Un Maître : Auguste Comte**  
**Une Direction : Le Positivisme**

Un volume in-16, de 160 pages. . . . . 5 fr.

(Envoi francé sur demande accompagnée d'un mandat ou chèque de 5 fr. à la Librairie-Bibliothèque Auguste-Comte, 16, rue St-Séverin, PARIS.)